NOMMER L'INNOMMABLE :

A PROPOS DE LA RHETORIQUE DES PROCLAMATIONS POPULAIRES DE LA GUERRE D'INDEPENDANCE

par

Jeanne BATTESTI PELEGRIN
Université de Provence

0. Dans ce colloque d'historiens, cette communication ne saurait avoir de prétention historique ; elle ne modifie pas grand chose de l'image de l'Espagne dressée contre l'envahisseur, vulgarisée d'autre part et ailleurs par la satire, le pamphlet, la légende noire anti-napoléonienne.

Je suis partie des édits, appels et proclamations populaires, consécutifs à l'invasion - les textes sont datés entre mai et octobre 1808 -. Ces proclamations sont destinées à exhorter les patriotes à la lutte[1].

Leurs auteurs - depuis le responsable militaire jusqu'à l'entraîneur d'hommes illettré - retrouvent, par automatisme ou d'instinct, les préceptes de l'art oratoire. Nous envisagerons donc ces textes comme **les lieux d'une rhétorique militante**, comme les composantes d'un combat oratoire dont la portée est historique.

Quels sont les thèmes privilégiés de ces proclamations ? Comment les clichés fonctionnent-ils ? Comment acquièrent-ils, en contexte, une expressivité unique ? De multiples questions se posent. J'attirerai votre attention sur un aspect très partiel de cette rhétorique : celui de la **désignation de l'adversaire.** Comment le nomme-t-on ? En quels termes le caractérise-t-on ? Cette analyse, très limitée, pourrait s'intégrer à une interprétation sémiologique plus vaste, la perception de l'ennemi et les moyens de le combattre, par la parole.

0.1. Le Corpus

Emanant parfois de personnages officiels, plus souvent de patriotes anonymes - *"lanceros, "garrochistas"* - , et autres Empecinados, villageois illettrés, prêtres auteurs de catéchismes politico-religieux, ces discours offrent une grande diversité de ton, au gré des circonstances de la composition et/ou selon la personnalité de leurs auteurs.

On a ainsi des textes très littéraires, comme la proclamation de la Junte de Galice (p. 26-28) ; des textes agressivement sarcastiques, comme la proclamation de Malaga contre les Français intitulée **"Idioma del Engaño"** (p. 116-118) ; des torrents de grandiloquence dans la **"Lamentation de Barcelone captive"** (p. 147-151) ; des récits de bataille aux accents épiques, les **"Somatenes"** de Manresa (p. 151-159). Et puis il y a aussi toute la foule des appels de patriotes : **"un miembro del populacho"**, ou l'extraordinaire harangue de ce berger porteur de fronde **"a todos los pastores de España... un mayoral de la sierra de Soria, para la formación de compañías ligeras de honderos"** (p. 223-229) ; ou encore ce vibrant appel **"de una española a nombre de todas las de su sexo"** (p. 236-259).

Il peut être intéressant, dans cette diversité, de repérer les marques d'une caractérisation commune, homogène.

0.2. Les protagonistes

Quels sont les protagonistes de ce drame ? Par personne d'orateur interposée, d'un côté le peuple espagnol, uni dans sa diversité, luttant pour la cause de la Monarchie, de la Religion, et déjà de la Nation[2]. Ce triple objectif est, par exemple réuni dans la proclamation de la Junte de Séville, engagée, dit-elle, par :

> *"las obligaciones más sagradas que hemos contraído como vasallos, como cristianos, como hombres libres e independientes de toda autoridad extranjera".*
> (p. 71)[3].

De l'autre côté, l'adversaire, c'est-à-dire l'ennemi : Napoléon et ses armées. D'assez nombreuses proclamations distinguent Napoléon et son armée de la France ou du peuple français dans son ensemble. Pour certains, le mal absolu, c'est Napoléon, et lui seul : *"El caudillo mas facineroso que jamas alimento la tierra"* (p. 134).
Le discours de Vich tient ainsi à isoler "un homme dont la perfidie a mis à feu et à sang la terre entière"[4]. L'anathème est rarement élargi à sa famille, sauf dans la proclamation de Grenade :

> *"el gran tirano, el más cruel de los hombres y su insaciable familia"* (p. 112).

L'armée impériale est évidemment, comme cela le fut sur le terrain, la cible des attaques et des railleries. On s'en prend, nommément, à ses généraux, à Murat, à Dupont, à Bessières, à Duhesme. On stigmatise les atrocités commises par la soldatesque : Napoléon n'est que le chef d'une bande de lâches, de voleurs et d'assassins [5], et sa "fameuse armée" :

> *"una tropa insolente hasta lo sumo, viciosa, indisciplinada poseída enteramente de un espíritu sin freno de pillaje y de lascivia y de todos los desórdenes"* (p. 110).

Parfois, dans des discours plus intellectualisés, on développe une argumentation subtile distinguant :

> *"No, no son los ilustrados y generosos franceses, los que hacen o auxilian estas viles y abominables perfidias de su tirano"* (p. 26) [6].

On va même jusqu'à exprimer de la sympathie à l'égard de ces Français qui ont été abusés et qui, plus contraints que volontaires, se battent dans les rangs de l'armée d'invasion :

> *"en verdad los cántabros se compadecen de la ceguera de los Franceses"* (p. 175).

On précise quelquefois, revendication de légitime défense, que :

> *"no se trata de hacer guerra de nación a nación sino solo ponerse a cubierto de la opresión de un tirano"* (p. 16) [7].

Les Français eux-mêmes, "peuple tyrannisé" sont alors invités à se joindre aux Espagnols, dans la défense de la cause commune de la liberté (*"haced causa común con los españoles"*, péroraison de la proclamation de Gérone - p. 168 -).

Ce sentiment de solidarité ne peut pourtant être la règle. Pour ceux qui la vivent dans leur chair, la guerre est atroce, et l'ennemi, c'est celui qu'ils affrontent, quotidiennement, qui pille, qui tue, sans merci ; et cet ennemi est français.

> *"La humanidad y generosidad son voces sin significado en el dialecto francés"* (p. 118),

ironise la proclamation de Malaga, le 8 juin, premier pas vers une généralisation à toute la nation de la haine qu'inspire l'armée d'invasion [8]. Les soldats français sont qualifiés de *"una horda de hotentotes"* et la nation elle-même de *"tan pérfida y execrable"* (p. 20).

Certains de ces textes évoquent des faits dignes de figurer au martyrologue de la population espagnole, au même titre que les goyesques "**Désastres de la Guerre**".

Passons rapidement sur le thème - il existe - de l'ennemi intérieur, celui par qui le scandale a pu arriver : la dénonciation des traîtres à la patrie et au premier chef, *"la pérfida traición de un ministro que nos ha vendido"* (p. 41), Godoy, et, avec lui, de tous ces Grands,

complices du "guet-apens de Bayonne", insupportable à la sensibilité populaire [9] . Alors, sous un même opprobre se trouvent réunis, étrangers usurpateurs et traîtres à la patrie :

> *"es cierto que unos pocos espurios se someten a sus infames ideas y se han sometido algunos días ha impunemente como se someten otros viles, inconstantes y viles franceses"* (p. 27).

0.3. Comment est vu l'ennemi ?

Ici ce n'est absolument pas l'homme privé qui est visé, mais le chef de guerre et l'homme politique, le Prince.

Cet homme est un usurpateur ambitieux et sans scrupules.

Ambition démesurée, perfidie sont les termes habituels pour qualifier Napoléon et ce dernier terme - *"perfidia francesa"* - s'étend à la nation française :

> *"Devastador del universo y usurpador del género humano"* (p. 99) [10].
> *"Al rey prepotente, emperador orgulloso"* (p. 150) [11].

Cet usurpateur n'est, de plus, qu'un *"métèque"*, *"un mísero isleño"* , insulaire misérable, détail qui accorde la vérité de la pauvreté de la famille Bonaparte avec la satire qui le présente comme un aventurier sorti de rien, sans patrie (*"isleño"* ne désigne pas une nation), avide et parasite.

Est-ce le retentissement du pamphlet de Ceballos qui stigmatise la déloyauté du guet-apens de Bayonne, ou l'écho d'un cliché d'un **Prince**, pour qui "la fin justifie les moyens" ? Les allusions à Machiavel sont constantes ; depuis celles de l'endoctrinement du Catéchisme civil :

> *"- ¿Cuáles máximas sigue nuestro adversario ?*
> *- Las de Maquiavelo"*(p.298).

aux déclarations de toutes origines : *"El más pérfido de cuantos ha existido"* (p. 99) ou *"el maquiavelismo francés"* (p. 164)[12].

...un usurpateur doublé d'un tyran cruel et criminel.

La formule qui revient le plus fréquemment est *"el tirano de la Europa"*, *"un tirano cubierto de crímenes"*(p. 231)[13]. Par sa cruauté, il rejoint, dans la cohorte de l'infamie, les Néron, les Catilina et autres despotes de l'histoire :

> *"al feroz (...) al tirano (...) al asesino que amenaza con cuchillo penetrante"* (p. 149-150)[14].

C'est un assassin : on invente même un adverbe pour qualifier ses agissements criminels :

"Sacrifica asesinamente a nuestros hermanos" (p. 34).

Et l'on s'en tient à la seule histoire d'Espagne - l'assassinat du Duc d'Enghien, "cheval de bataille" de la satire en France n'est qu'une fois cité (p. 232).

Ces éléments, bien qu'illustrés par la propre histoire de l'Espagne qui en est la victime, sont des clichés de la légende noire.

Mais l'un des caractères qui nous semble l'emporter sur tous les autres est celui qui choque la sensibilité religieuse de l'Espagnol. Car Napoléon, c'est surtout un impie, un ennemi de la Religion ; et avec lui tous les Français , *"los irreligiosos Franceses"* (p. 122, 165) :

"- *¡Tiembla, impío, sacrílegio, perverso !"* apostrophe une femme (p. 259), et l'on frémit avec le public convié à s'émouvoir sur le sort de ces religieux maltraités, bafoués :

"por el ateo, por el impío, por el hereje, por el musulmán y judío" (= Napoléon). (p. 148)[15] !

Quant aux Français, le Catéchisme civil les définit ainsi :

"- ¿Quiénes son los Franceses ?

- Los antiguos cristianos y herejes modernos.

- ¿Quiénes los ha conducido a tal estado ?

- La falsa filosofía y la libertad de sus costumbres" (p. 300).

Religion et morale patriotique s'accordent donc. Le peuple est très sensible à ces arguments. Témoin, et héraut, ce berger de Soria qu'insupporte l'idée de son roi prisonnier de *"esos judiotes"* ; il s'indigne :

"y tantas judías como han hecho [esos pillos] en nuestro señor, christos (sic), vírgenes, santos, y tantas herejías con los cleigos, monjas y flayles que no se harían en tierra de moros..." Il ajoute : *"no es lo mismo que meter las cabras en lo vedao"* (p. 224-225).

C'est bien simple, Napoléon, **c'est le diable, c'est l'antéchrist**[16]. Le Catéchisme civil enseigne :

"- ¿Quántas naturalezas tiene el Emperador de los Franceses ?

- Dos, una diábolica y otra humana.

- ¿De quién procede Napoleón ?

- Del pecado" (p. 296)[17].

La trinité qu'il constitue avec Murat, *"el ateísta Murat"* et Godoy l'infâme est proprement diabolique. Il faut

d'ailleurs l'exorciser. Pour ce faire, les Catalans font appel à San Narciso [18]. Les malheurs qui s'abattent sur l'Espagne sont une épreuve infligée par Dieu, **c'est l'instrument de la justice divine**, arraché par l'**Ange Exterminateur** à sa Corse lointaine pour éprouver le pécheur :

> *"El que con ignominia de la Córcega sacó Dios de su suelo para ser como otro Juliano y Atila, el azote del cielo, contra el pecador orgulloso"* (p. 118) [19].

Dans un tel contexte, les allusions culturelles bibliques - ou la Lamentation de Barcelone captive, sur le modèle des Lamentations de Jérémie, Ah Jerusalem ! - apparaissent comme autre chose qu'un simple exercice rhétorique.

Sur ces images que l'on donne, en Espagne, de Napoléon, pèse le poids de visions apocalyptiques qui viennent de la nuit des temps médiévaux. L'orateur rejoint le prédicateur, tous deux ont sur le public populaire le même terrifiant effet. Le peuple hésite-t-il entre la terreur salutaire qu'inspire le Saint Jean de l'Apocalypse, et l'ardeur mobilisatrice d'un "¡Santiago !" conquérant ? A nouveau, le voici prêt pour la guerre sainte de reconquête, pour la croisade.

I - DESIGNER L'ADVERSAIRE

1.1. L'Identification par la désignation particularisante

Onomastique

I.1.1. Le nom patronymique

Il faut d'abord désigner l'ennemi en le nommant - ou en refusant de le nommer -. Il a un nom : Napoléon Bonaparte - ici, interchangeables. Ce nom se trouve placé "en position de texte" [20]. Comme tous les anthroponymes, il sert à identifier, à classer, à signifier. Telles sont les fonctions du nom propre.

Le lecteur le plus distrait est frappé tout d'abord par la rareté d'apparition du nom : Napoléon Bonaparte dans des textes où la caractérisation de l'individu occupe pourtant tout le terrain sémantique.

Or le nom, en sa nature, désigne ; nom propre, il réduit ; il renferme, particularise jusqu'à l'unique [21]. N'est-il pas donc la désignation parfaite, et rigide, qui dit une réalité irréductible à aucune autre ? [22]

La deuxième constatation est l'absence de toute exploitation caricaturale de la morphologie du nom. Bien

que, dans l'absolu, le nom propre soit un signe opaque, de tout temps et dans divers registres linguistiques ont eu lieu des tentatives de sémantisation du nom. Depuis les poètes, peu soucieux de vérité scientifique, qui ont toujours cherché comment le nom signifiait - Rutebeuf / Rude Boeuf - jusqu'aux caricaturistes qui apportent la preuve par l'étymologie - de fantaisie - et le calembour, le nom de Bonaparte - "Bon-a part", de "Laetitia" sa mère : "La mère la Joie", alimentent la verve satirique de ses adversaires [23].

Ici le refus du sarcasme facile s'explique par le contenu conceptuel et thématique de ces proclamations passionnelles où la distance critique de l'ironie ou de l'humour a - sauf exception - peu sa place. Car ce langage émotif se caractérise - comme le langage poétique - par la motivation. Ailleurs, le poète lancera le défi de "briser la résistance du nom au sens" [24], c'est par d'autres effets qu'opère ici le discours de l'orateur.

Le nom n'étant pas, en position de texte, innocent [25], on peut s'interroger sur son fonctionnement textuel.

Bonaparte, Napoléon, peuvent apparaître comme sujets de phrases, et accompagnés ou non d'adjectifs : *"el pérfido Bonaparte"*, *"el traidor Napoleón"* ; ils figurent souvent dans des imprécations sur le modèle : *"¡ Muera Napoleón!"*, *"¡ Mueran los Franceses !"* [26]. On remarque que le nom fatidique est prononcé surtout dans des phrases emphatiques où sa présence donne à l'affirmation une dimension historique : *"Sepa Napoleón, la Francia y el mundo entero que..."* (p. 105).
Le récit des exploits des habitants du Bruch est à cet égard, exemplaire : le nom de Napoléon accompagné d'une adjectivation valorisante est scandé à quatre reprises, et sa répétition très emphatique - mais dépourvue d'ironie - a pour effet d'intensifier la gloire des vainqueurs de celui qui apparaissait invincible [27]. Les références historiques - à l'Antiquité, à l'histoire plus récente - accompagnent dans ce cas la mention du nom. L'individu s'efface devant le personnage, et côtoie ainsi les Pelayos, Cids et autres héros.

En général, le langage de la véhémence refuse le nom. Dans les proclamations les plus indignées - celle de la Junte du Gouvernement d'Aranjuez du 26 octobre par exemple -, celles où l'orateur semble s'impliquer le plus, le personnage de Napoléon est constamment sollicité, mais très rarement cité.

En revanche, le nom de Napoléon, de Bonaparte, vont apparaître systématiquement dans les textes qui émanent de l'Espagne non continentale, des Canaries, de Puerto Rico, de Cuba [28], et qui adoptent un ton plus détaché, forcément plus distant, face à un péril ressenti comme assez lointain [29].

Si bien que l'on remarque que la présence du nom dans le texte est inversement proportionnelle à la haine que le personnage inspire.

Il est vrai, dans les appels du peuple anonyme, dont la véhémence est indiscutable, on ne s'embarrasse pas de détours rhétoriques : soit que l'on nomme Napoléon - on l'interpelle même dans des apostrophes, agrémentées de quelques épithètes : *"Napoleón, ese hombre que se apellida el Grande"* (p. 262)[30], soit que l'on se soucie peu de la manière dont il convient de le désigner :

> *"Comidos de lobos se vean ellos [los Franceses] y su rey o emperador, o llámese como quiera"* (p. 225).

Dans la plupart des cas, tout se passe comme si le nom de Napoléon Bonaparte était, sinon tabou[31], du moins dangereux à prononcer : on préfère l'exorciser par d'autres formules.
Ce refus est aussi un phénomène de rejet. Napoléon, c'est l'innommable. Ne pas le nommer c'est, d'une certaine façon, nier sa réalité, mais tacitement aussi rendre omniprésent le péril qu'il représente.

I.1.2. La désignation par le toponyme

Dans la caractérisation du personnage par le pays, courante et même habituelle : *"El Emperador de Francia"*, *"el Emperador de los Franceses"*, un curieux détail relève également de l'onomastique.

L'empereur des Français n'est pas français. Il n'est rien ; ce n'est qu'un "misérable insulaire", sorte de lexie composée qui semble, non sans une pointe de xénophobie, affecter la qualité d'insularité même d'un signe négatif :

> *"Un mísero isleño"* (p. 160),
> *"Un isleño desconocido, un hombre que no tenía con vosotros las menores relaciones, ni podía fundar derecho para dominaros "* (p. 167) ;

Outre le thème de l'usurpateur, on trouve ici celui du métèque, de la propagande anti-napoléonienne, appliquée à bien transcrire : "Buonaparte", pour bien montrer qu'il n'est pas français[32].

Le caractère dénigrant de l'insularité - corse, mais sauf exception on ne précise même pas - ne fait aucun doute :

> *"[Un país] obligado a servir y a obedecer a un rey intruso, que han vomitado las heces de una isla"* (p. 150) et

prépare sans doute des formules comme :

> *"... un monstruo vomitado por el infierno"* p. 231).

Simple contamination stylistique dans des discours d'origine géographique voisine ? Faut-il accepter la redoutable équation : *"isla"* - *"infierno"*, en désaccord pourtant avec la symbolique traditionnelle ? Faut-il ne retenir que le double *"vomitar"* du phénomène de rejet ? Il serait sans doute alors intéressant d'étudier, dans ce symbole, l'inversion de l'image du "monstre-avaleur" en "monstre-rejeté" [33].

En ce qui concerne les armées napoléoniennes, et les Français, la désignation toponymique avoisine avec le substitut - assez rare - du surnom argotique : *"los franchutes"*, *"los gavachos"* et la confusion *"los Franceses"* - *"Francia"* l'emporte dans les déclarations anonymes. Laissons le mot de la fin au berger de Soria dont les affirmations ne laissent aucun doute sur l'identification de l'ennemi :

> *"No habiendo franchutes no hay que temer a los lobos (...) Todos nos hemos de mamar a Francia como quien se come un caldero de cochifrito"* (p. 225-226)[34].

I.1.3. Le flou trompeur de l'indéfini

Pour éviter de nommer, on a aussi recours à une autre forme de désignation ; par l'indéfini, dont on sait bien tout ce que, contrairement à son appellation, il peut avoir de particularisant. Il s'exprime, en espagnol , par le pluriel grammatical - qui ne traduit pas toujours la pluralité sémantique -, fonctionnant, dans certains de nos exemples, comme une sorte de pluriel de majesté qui amplifie l'action :

> *"Los tiranos de la Francia, Italia y demás paises del continente, vomitados entre las olas de la isla de Córcega..."* (p. 27) ; le pluriel ici, de toute évidence, réfère à une seule entité.

Ailleurs ce sera un "il" anaphorique, mais dont on chercherait en vain une première présentation antérieure: c'est le cas, dans la longue proclamation de Séville (p. 69-78), de cette accumulation, dans trente et une phrases successives d'un sujet implicite "il", qui réitère sa responsabilité dans une impressionnante liste de crimes. Ici, "il", c'est le mépris qui refuse le nom, mais il reste implicite, donc omniprésent, redoutable.

Le refus de l'ennemi ira-t-il jusqu'à la négation de son existence ? Après tout, en 1827, un libelle n'affirmera-t-il pas *"Napoléon n'a jamais existé"* [35] ?

I.2. La description identifiante : de l'anthroponyme à l'antonomase.

Mais si l'on refuse l'identification par la désignation particularisante, on a le recours de la description identifiante.

Si le nom propre identifie donc par la réduction, par la fermeture à un seul, à l'unique [36], il y a un autre moyen de le faire, opposé. C'est par le mouvement contraire qui opère une ouverture, une multiplication à l'infini ; par la substitution au nom, de l'antonomase : "Attila, le fléau de Dieu".

Napoléon, précisément c'est *"el nuevo Atila , azote de la humanidad"*.

Dans leur hantise de la sobriété, les traités de rhétorique font de l'antonomase une facilité, destinée surtout à éviter la répétition. Mais l'orateur ne craint pas de se répéter ; l'antonomase lui fournit pourtant un de ses meilleurs effets [37].

L'antonomase implique un certain nombre de connaissances d'ordre référentiel. Grâce à elle, *"il est possible d'exprimer, sans la nommer directement, une qualification donnée par le truchement du nom d'un personnage auquel cette qualification est attachée à un degré éminent"* [38].

Lorsque Napoléon est présenté comme *"el nuevo Atila"* - c'est le schéma associatif historique le plus répandu -, ou comme *"César raptor"* , dans les deux cas c'est par association de type métaphorique [39]. Et, si *"el nuevo Atila"* implique "l'autre", c'est-à-dire un emploi premier du nom propre, avec *"secretario de Atila"* - le général Duhesme -, l'assimilation est totale [40].

Il y a une dimension quasi épique dans ce raccourci ; l'antonomase donne l'excellence.

Les modalités de sa réalisation dans nos textes offrent le cas de la présence du déterminant :

> *"Me amenaza la rabia de un Catilina, de un Nerón, de un Lucifer..."* (p. 149) ;

sur le plan sémantique, Catilina, Néron, Lucifer présentent un signifié : la cruauté. Ce contenu conceptuel détermine une classe d'être les méchants ; il ne s'applique pas au seul Napoléon [41].
Sur le plan syntaxique, il n'y a donc aucun inconvénient à la présence d'un déterminant - ici : un -, comme pour n'importe quel autre nom commun. Mais, si dans l'emploi premier le mot n'a pas de signifié, il y a dans l'emploi second, antonomasique, conscience du détournement sémantique du mot initial.

On constate le même phénomène dans l'emploi pluriel du terme antonomasique :

> *"César raptor, cuya perfidia sobrepuja a la de los Bayacetos, Maximilianos y Atilas desoladores"* (p. 150).

Quant aux Français, si leur chef est Attila, eux - petite entorse à l'histoire, mais l'Imaginaire collectif n'est pas si regardant - sont des Vandales :

> *"Los enemigos se reunen en Lisboa, los ingleses son un obstáculo para su salida por mar. Portugal ya es sublevado. Los vándalos, que han saqueado a este reino precioso..."* (p. 132).

Replacé dans son contexte grammatical, contrastant avec la désignation référentielle (*"los enemigos", "los ingleses", (los portugueses),)* *vándalos* dégage pleinement le trope.

De l'anthroponyme - neutre - à l'antonomase - partiale - : c'est le chemin que parcourt l'innommable Napoléon. L'antonomase, ou le nécessaire recours à l'expressivité identifiante.

*

II - REDUIRE L'ADVERSAIRE. UNE RHETORIQUE DE COMBAT

Qu'on le nomme ou qu'on le décrive, on n'identifie l'adversaire que pour le mieux réduire, verbalement du moins. Pour ce faire, l'orateur procède, soit par association métonymique, soit par la métaphore réductrice, ici dénigrante.

II.1. La focalisation par la synecdoque

"El tirano de la Europa", "el déspota de (la) Francia" ; la plupart du temps l'ennemi est présenté par la périphrase nominale définissante : un élément permet d'identifier l'ensemble en nommant le détail, intrinsèque, identificateur Qu'il s'agisse du "tyran du continent", de "l'usurpateur français", de "l'ennemi de l'humanité", c'est par métonymie que procède l'association : par la synecdoque - métonymie quantitative - on focalise l'attention sur un élément de la compréhension. Cet élément permet d'identifier l'ensemble en nommant le détail intrinsèque, identificateur.

Le syntagme nominal transféré par "de" : *"el déspota de Francia"* fonctionne alors comme un "épithète homérique" qui, telle "la déesse aux doigts de rose" pour "l'aurore", rend la confusion impossible. Ces substituts, où toute annonce de l'ensemble - la personne - est omise laissent apparaître la métonymie à l'état pur.

Les Français, l'armée française, ont droit au même traitement ; ce sont *"los opresores de la nación"*, *"un ejército de malvados"* . La périphrase nominale, transférée par "de" est habituelle pour les décrire, même si la synecdoque est constituée d'éléments sémantiques variables :

"esas tropas de bandidos han asesinado..." (p.20)

"... una turba de viles ateos" (p.26).

Synecdoque également, le singulier pour le pluriel : le type générateur pour désigner la généralité des êtres - " *Poeno fuit Hispanus auxilio..."* - :

"El soldado francés por su carácter nacional es..." (p.118).

Synecdoque enfin, la lexie-composée, formée d'un adjectif "externe", transformé en adjectivation interne, caractérisante, comme dans :

"el infame ateo Napoleón", *"tan vil canalla"*, *"los viles franceses"* [42].

II.2. De la comparaison à la métaphore péremptoire

Autre figure de contigüité, la comparaison avec d'autres personnages - historiques, bibliques ou mythologiques - aide à la caractérisation :

"Ese coloso infame va a ser derribado y como otro Faraón será sepultado en el mar rojo de la sangre que su soberbia ha hecho derramar" (p. 257) [43].

La désignation des Français n'est pas en reste dans cette furie comparative :

"Su conducta es más inicua que la que debíamos de esperar de una horda de hotentotes" (p. 20)[44].

L'appel à ce patrimoine commun à tous à ce *"tesoro de mendigos"* selon la jolie expression de Ma.Ra. Lida, à l'irréfutable autorité pseudo-savante, c'est ici la "preuve par la comparaison".

Mais enfin, comparaison n'est pas raison. De plus, le procédé est senti comme trop neutre, logique, trop peu véhément. On va lui préférer souvent la métaphore réductrice, qui frappe mieux l'imagination.
Napoléon est comme le monstre. Il est le monstre.
Précisément. Parfaite illustration du trajet de la métaphore, *"qui va de la culture à la nature"* [45], du monde humain au monde cosmique, Napoléon ne relève pas de l'homme, mais de la bête :

"El monstruo de la Francia (...) se cebará en su sangre [de Fernando VII]" (p. 26),

"amenazados [vuestros privilegios] de ser la presa del devorador universal" (p. 115) [46].

Dans la panoplie de la caricature anti-napoléonienne, cette vision préfigure ce que sera la légende de l'ogre de Corse, dont on nous dit que :

> *"Ne pouvant avaler le royaume d'Ibérie, il [ira] se perdre dans le pays des glaçons"* 47.

L'ogre, variante, le vampire :

> *"que tiene una sed insaciable de sangre humana"* (p.167)[48],

ou encore, une espèce de monstre mythologique, l'hydre terrifiante de la "Lamentation de Barcelone captive" :

> *"¡Catalán ! Tu cuchilla vengadora ha cortado algunas cabezas de esta infernal hidra en Gerona, en el Bruch (...)*

et l'orateur file la métaphore sanguinolente avec quelque hardiesse :

> *"Y en el suelo queden palpitantes o degollados los asesinos, los salteadores, los sacrílegos, los tiranos ; entonces, ahogado el monstruo y sepultado en un hediondo muladar... Barcelona, la gloriosa.. levantará su cabeza"* (p.15).

Il y a évolution de la comparaison à la métaphore. Celle-là procède de l'observation objective ; on peut adhérer ou non au raisonnement par analogie qu'elle explicite. Tandis que la métaphore définitoire fait violence au réel. Péremptoire, elle décrète, affirme, exclut. Excluant, elle met en relief les éléments maintenus [49].

Spontanée et jaillissante, elle provoque un sentiment parce qu'elle exprime une émotion. Elle permet ainsi de dire l'indicible et d'exprimer l'inexprimable ; c'est pourquoi, le Napoléon de ces discours est souvent caractérisé en terme de métaphore. Lui, et ses armées, car les Français ont droit au même traitement métaphorique, non exempt d'excès :

> *"¡ Ah ! ¿Cuándo será el momento venturoso en que estos aspides venenosos salgan de mis hogares ? ¿Estos osos y carniceras aves de rapina que se sacian con mis hijos ? ¿Estos jabalíes y rapaces lobos que arrebatan, despedazan y devoran las inocentes víctimas de su furor y crueldad ?"* (p.148) [50].

Là la métaphore, non point filée, mais au contraire interrompue, prolonge l'image d'un monstre multiple, dans une extraordinaire condensation sémique.

C'est bien là le langage foisonnant et balbutiant à la fois de l'émotion.

II.3. Les figures de passion

Si certaines identifications de l'ennemi ont un rapport avec l'argumentation logique, le "probare" : rassembler des preuves, en faire l'énumération - certaines désignations apportent une information de type pseudo-

biographique -, c'est bien de l'éloquence du "movere" pathétique, le troisième ressort de la persuasion selon le **De Oratore** cicéronien, que relève surtout ce discours.

> *"Qua re qui aunt breviter, aut sumisse dicunt, docere iudicem possunt ; conmovere non possunt ; in quo sunt omnia" :*

"Mais, pour ce qui touche aux passions, il ne s'agit plus d'éclairer les esprits ; il s'agit de troubler les âmes ; l'on ne saurait y parvenir sans une parole riche, variée, abondante, sans une action d'une chaleur en rapport avec le discours. L'orateur concis, dont le ton ne s'élève jamais peut instruire les juges ; il ne peut les émouvoir. Et cependant, tout est là". C'est Cicéron qui parle [51].

II.3.1. Ce sont les formes de l'excès qui sont les plus aptes à éveiller les passions, puisque - poursuit l'auteur du **De Oratore** :

> *"Il n'est pas de matière si inflammable qu'elle soit qui s'embrase sans qu'on y mette le feu"* [52].

II.3.1.1. Au premier chef figure l'hyperbole de l'exagération repérable dans les superlatifs et tous ces quantificateurs, qui intensifient le sens. Procédé favori de la harangue, ici et ailleurs : l'hyperbole - "excès" en grec - n'est guère prisée des arts poétiques du Classicisme [53], mais habile à exalter le courage du soldat et en même temps à dénigrer l'adversaire, elle convient à la harangue populaire patriotique :

> *"El hombre más malvado y ambicioso que sostiene la tierra, (...), un monstruo, el más horrendo que presentan todos los siglos, el más pérfido de quantos ha existido (...) el más inicuo y monstruoso"* (p. 99-106),

où l'on voit l'adjectif au superlatif relatif associé à l'élément spatio-temporel qui universalise - de tous temps et en tout lieu - l'infamie.

La surenchère hyperbolique trouve donc dans le superlatif sa forme de prédilection [54]. Lui fait souvent écho le quantificateur qui souligne, dans l'absolu ou dans le relatif, la qualité, appliquée cette fois aux Français, ou à l'armée française, les soldats et leurs chefs réunis sous un même opprobre :

> *"nación tan pérfida y execrable"* (p.21)
>
> *"sus soldados son extraídos de lo más infame de las naciones subyugadas"* (p.27).

Voilà qui illustre l'adage cicéronien selon lequel *"il est plus facile de pousser le cheval qui galope que de mettre en marche celui qui dort"* [55].

Parfois même l'hyperbolisation de l'imagerie pro-napoléonienne *"le grand Napoléon, son armée invincible"*... sert, - sans ironie - mais par la surenchère, à glorifier ses vainqueurs. On atteint ainsi le sublime, la tonalité épique : tel est le récit, grandiose, de la victoire des villageois du Bruch sur l'armée impériale (p.155-158).

C'est sans doute aussi une forme de surenchère hyperbolique que d'avouer l'impossibilité à mesurer la qualité, à trouver un équivalent. Les limites du superlatif sont ainsi franchies :

> *"... los derechos del hombre atropellados y violados de una manera que no tiene ejemplo por el Emperador de los Franceses"* (p. 89).

II.3.1.2. L'"Amplificatio" qui "en rajoute"

La preuve passionnelle et non rationnelle enrichit quantitativement aussi le discours : variété, accumulations, redites. Mais l'orateur se place là dans une économie de l'utile et non de la pure dépense, de la perte pour rien. La passion est une exubérance.

Elle adopte ici la forme de l'énumération synonymique :

> *"El caudillo más facineroso que jamás alimentó la tierra, y cuyo nombre es el oprobio de la especie humana y borrón de la nación francesa"* (p. 134) ;

là celle de la glose explicative :

> *"[un joven rey] perseguido por la traidora astucia de un tirano usurpador, de un tirano tan pérfido que (...) pisando los derechos que hasta aquí han respetado las naciones más salvajes, se ha apoderado de nuestro reino a la sombra de los sagrados nombres de aliado y amigo"* (p.34).

Par la périphrase, elle allonge, et par ce détour, *"elle en dit plus"* , tantôt percutante :

> *"Abraham que se peleó con cinco reyes que serían tan honrados como el Perillan que nos quería encajar a trágala perro"* (p.227),

tantôt - souvent - emphatique :

> *"Nobles castellanos : el enemigo universal del hombre ha sido el pérfido que ha arrancado a nuestro amable Fernando VII..."* (p.39).

Sarcasme ou grandiloquence ; inflation de la formule qui n'est pas vaine puisqu'elle atteint son but.

II.3.2. La rhétorique de la véhémence

Passion excessive, passion exubérante, passion véhémente.

II.3.2.1. L'évidence de l'hypotypose

Lorsque la description de l'ennemi passe par le récit, l'hypotypose pathétique ajoute à la vérité des faits évoqués en donnant à l'interlocuteur l'impression qu'il assiste à la scène [56]. Figure privilégiée de l'épopée, elle isole les "morceaux de bravoure", se plaît à évoquer les combats, à décrire la férocité des massacres, le tumulte et la mêlée. Voici un extrait du récit de la bataille du Bruch :

> *"Quien de ellas [las balas] huye, pero se lo impiden, quien se rinde, pero se le niega la vida, y confundidos en si mismos, bajan al sepulcro de sus padres algunos centenares de aquellos mismos Hércules, que poco antes se jactaban invencibles e invulnerables. Qué destrozo, buen Dios !"* etc. (p. 155).

Ici, l'ennemi est un soldat vaincu : l'adjectivation plutôt prédicative qu'attributive ne vise pas au définitoire : gros plan fixe, la figure arrête un moment, en la fixant, une essence dynamique [57] ; l'effet est saisissant.

Autre modalité de mise en évidence, le démonstratif de l'opprobre, celui qui "montre du doigt", qui signale à la honte publique, le *"ese"* du mépris :

> *"exterminad de la tierra a ese prevaricador..."* (p.168)
>
> *"Esas legiones de vándalos (...) esos fieros enorgullecidos..."* (p.124).

Quelquefois il est vrai, le démonstratif de la deuxième personne se voit relayé par des équivalents :

> *"estos canallas han hecho con nosotros una de mil diablos ; y nosotros debemos hacer con ellos una de mil demonios, hasta que se acabe tan maldita ralea"* (p.224).

II.3.2.2. De l'exclamation à l'apostrophe et à l'imprécation

Mais on ne saurait concevoir harangue sans cri. L'exclamation : élévation du ton inhérente au discours oratoire, en scande les moments - exorde, développement, péroraison [58] - : depuis le *"¡Ea, castellanos ! ¡ catalanes ! ¡ mallorquines !"* etc - jusqu'au *" Muera Napoleón y mueran los Franceses !"* en passant par tous les cris et les plaintes du "Lamento" de Barcelone.

L'exclamation entraîne l'apostrophe, cette *"mitraille de l'éloquence"* selon Courier [59]. Elle s'adresse à la fois autant au public présent, dont on veut galvaniser les énergies, qu'à l'ennemi absent que l'on invective :

> *"¿No sabéis que Napoleón y los que le siguen desconocen la religión, la humanidad, los derechos ?"* (p.106).

Cette femme de Carthagène s'en prend directement à Napoléon :

> *"¡Tirano opresor de la Europa, engañoso Napoleón, tiembla!"* (p.259).

De l'apostrophe [60] à l'imprécation, il n'y a qu'un pas vite franchi par plus d'un orateur.

Figure noire, à l'expressivité tragique, l'imprécation est le véhicule de la haine, de l'esprit de vengeance [61], même si elle s'exprime dans un registre qui peut ne pas être celui du sublime :

> *"¿Pues y qué ? Haberse comido sin pagallo (que comidos de lobos se vean ellos (...) nuestras vacas, ovejas y carneros, y toito el trigo (...) y toita la cebá (...) y haber bebido toditico el vino de la tierra, que mal provecho les haga y con ellos revienten..."* (p.225).

Avec l'interrogation pathétique [61], on n'attend pas de réponse. Elle en appelle à la solidaire indignation. Provocante, elle sert surtout à ranimer l'ardeur des patriotes :

> *"Españoles : ¿habrá alguno de vosotros que (...) pueda mirar con indiferencia su proceder tan abominable y escandaloso ? ¿Habitantes del mundo todo, reunidos en sociedad, podréis acaso desentenderos de un monstruo que...?"*

Et, selon le modèle cicéronien bien connu -"Catilina, jusqu'à quand abuseras-tu de notre patience ?"- elle interroge avec impatience et pathétique l'adversaire qu'elle veut humilier :

> *"pérfidos invasores, ¿no fuisteis vosotros desarmados por nuestras varoniles mujeres ?"* (p. 102).

Elle est l'un des meilleurs alliés de la véhémence.

Tous ces effets et quelques autres se retrouvent parfois dans le *"climax"*, la *"gradatio"* : toutes les ressources de l'ambitieuse et bavarde emphase se voient convoquées dans une gradation pathétique que le rythme, binaire ou ternaire - comme ci-dessous - amplifie d'un double écho :

> *"¡Nada hay desmoronado aún / nada demolido / nada arrasado, pero me amenaza la rabia de un Catilina / de un Nerón, / de un Lucifer / o de una furia que, no pudiendo contener el abismo ha salido para arruinar / asolar / y abrasar a la infeliz Barcelona !* (p.149).

Le lecteur coupé du texte aurait beau jeu à sourire devant cette éloquence de la vocifération ; automatismes oratoires, routine du professionnel, il y a de cela dans ces discours ; mais il y a aussi la sincère indignation du patriote qui ne peut que dénoncer le scandale, le répéter, cri proféré jusqu'à ce qu'il trouve son écho mobilisateur. La foi a tant de choses à dire, qu'il n'y a pas de raison qu'elle s'arrête en chemin. Elle fait flèche de tout bois, elle jette feu et flamme . " La harangue", véhémente, est prolixe, continue ; elle ne peut être trop longtemps ironique, discontinue, concise.

Elle l'est cependant, parfois.

II.4. Le détour par l'ironie

L'ironie n'est pas totalement absente en effet de ces proclamations. On en a une agressive illustration avec le discours de Malaga, intitulé **"Idioma del engano"**. Il est construit comme un commentaire ironique de citations françaises d'un discours du Général Dupont, où chacune des affirmations est reprise et fonctionne comme une antiphrase :

"El pillaje está prohibido" : cuando no haya que robar"(...)

Cette modalité reste toutefois l'exception. Le pamphlet, le libelle, sont un tout autre genre.

La harangue populaire dans l'ensemble s'oppose même, dans une certaine mesure à la satire ; celle-ci emprunte souvent les voies détournées de l'ironie et désarme par l'humour.

Celle-là ne cesse de se compromettre, de s'engager, et vise à entraîner autrui. Rhétorique de combat ; elle vainc par l'emphase, la plus grande dépense, *"régime de gaspillage"*, mais aussi de générosité héroïque.

Nommer l'innommable, oui, mais en le décrivant. En décrivant, non pas ses actions par des verbes, mais par des adjectifs. Car il ne s'agit pas de dénoncer des faits : vols, viols, crimes, mais de définir les auteurs comme : voleurs, violeurs, criminels. Et cela relève de la dénomination linguistique - et de la mise en condition psychologique ! -

Comme l'affirmaient déjà les grammairiens de Port-Royal :

"Les mots qui signifient les choses s'appellent noms-substantifs ; ceux qui signifient les manières, en marquant en même temps le sujet auxquels elles conviennent, s'appellent noms-adjectifs" [63].

Ces noms-adjectifs qualifient ici l'adversaire.

Cette rhétorique a-t-elle été efficace ?
La question est essentielle. Car, parallèlement aux événements vécus, - déterminants, bien sûr - de la vision que l'orateur donne de l'ennemi, dépend la réaction du peuple[64]. Dans ces *"proclamas"*, l'interlocuteur est muet. Mais la rhétorique de la véhémence a porté. C'est l'Histoire qui a répondu.

Le type de document qu'offre ce corpus apparaît comme singulièrement riche dans une perspective sémiologique. Pour "comprendre" le fait historique, le lecteur dispose de deux sortes de documents : ceux qui relèvent de *"l'evenit"*, l'événement c'est-à-diire les faits, produits à un moment particulier de l'histoire (récits, rapports, etc) Et ceux - les nôtres - qui relèvent de *"l'advenit"*,moment privilégié de l'avènement [65].
La harangue regarde vers le futur. Ces textes sont un espace temporel unique, celui où naît la révolte populaire qui en finira avec l'envahisseur.

Si l'événement est une date sur le calendrier, on le considère après - date précieuse pour l'historien -, l'avènement se devine comme un avant / avent- avent-ure - chargé de mystère, de tension, de passion. C'est "**l'instant en instance**" comme le dit si joliment W. Jankélévitch[66] qui nous donne, non plus l'actualité en train de se faire, mais sur le point de se faire.

La manière dont on nomme ici l'ennemi donne la mesure de la lutte, et délimite un "lieu" : la guerre. Ces proclamations sont bien un miroir de la guerre plutôt qu'un jugement politique. C'est ce qui fait la différence avec la satire individuelle. Les arguments sont plus passionnels qu'intellectuels. L'ennemi n'est pas un individu, mais une entité. En le nommant, en le désignant, on le décrit. C'est pour mieux le réduire. Verbalement d'abord.

Ce n'est là qu'un aspect de l'argumentation oratoire. Pour en mesurer la réelle efficacité, c'est le discours dans sa totalité qu'il faudrait étudier.

*

NOTES

1. Guerra de la Independencia. Proclamas, Bandos y Combatientes, Ed. Sabino Delgado, Ed. Nacional, Madrid, Col. Biblio. de Visionarios, heterodoxos y marginados, 2a serie, 1979. Nous utilisons les 2 premières rubriques ; occasionnellement la quatrième. Dans les citations, nous modernisons l'orthographe.

2. Cf. d'autres déclarations : p. 27, 28, p. 34-36, p. 49, p. 71,p. 72, p. 103-104, p. 114-115, p. 125, p. 137, p. 142, p. 147, etc.

3. Ces textes dégagent une conception encore féodale de la patrie ; d'abord le Roi, puis la Religion. Le vocabulaire de la vassalité est, à cet égard, significatif.

4. *"La perfidia de un hombre solo que ha puesto en combustión el orbe entero"* (p. 166).

5. *"Un capitán de ladrones y facinerosos a quienes basta resistir para dejarlos escarmentados"* (p. 166) , cf. aussi p. 163.

6. La déclaration de Cuba est, à ce propos, éloquente sur le prestige que conserve, au loin, la "France des Lumières" : *"Los mismos Franceses, esa nación ilustre, generosa y digna de mejor suerte se apresurara a lavar la negra mancha con que ha tiznado su lustre, con sus propias manos"* (p. 183).

7. Cf. aussi p. 44. Pour les Valenciens, le Français n'est que chair à canon, pour Napoléon : *"un hombre a quien tanta sangre francesa servía solo para hacerse dueño de los brazos y puñales que preparaba"* (p. 52).

8. ... Dans la Proclamacion de Andalucia, par exemple, p. 123-129.

9. Témoin de ce sentiment, la Proclama de un miembro del populacho", dénonçant ces Grands *"congregados para una farsa con nombre de Cortes, muchos grandes, magistrados y militares, quemando propiamente incienso en aquel hediondo templo de la mentira y de la perfidia"* , disposés à se soumettre au *"nuevo Atila, y a su primer satélite"* (p. 231).

10. Cf. p. 125 ; "César raptor" (p. 150) ; "El ladrón de los reinos" (p. 258).

11. *"El más ambicioso de quantos ha existido"* (p. 99) ; *"cuyo desenfrenado egoísmo en nada pensa sino en su propio engrandecimiento"*, cf. aussi p. 257, etc.

12. ainsi que p. 39, 108-109, 113, 118, 150, 160, 164, 199, 231, etc.

13. et : p. 44, 112, 153, 196, 231, 248.

14. Cf. également p. 99, 164, etc.

15. "*Infame ateo*" (p. 168). Pendant la campagne d'Egypte, le bruit avait couru en France aussi de son opportuniste conversion à l'Islam. Cf. J. Tulard, L'Anti-Napoléon, Archives Julliard, 1965, p. 56.

16. Ibid., p. 39.

17. "*Monstruo vomitado por el Infierno*" (p.231) , Cf. p. 149, 249 ; "*otro Lucifer*" (p. 259).

18. p. 118.

19. "*Qué podrán todas las astucias del Infierno, de esos monstruos que el Angel Exterminador ha enviado para atormentar a los que tienen en su frente la señal del Crucificado contra el poder del Cielo, declarado tan visiblemente a nuestro favor ?*" (p. 167). Mais Cf. aussi p. 139, 165, 260.

20. F. Rigolot définit ainsi le nom poétique"Rhétorique du nom poétique", Poétique, Seuil, N° 28, 1976, p. 466-483. Ces discours ne donnent pas l'occasion de constater "si Napoléon perce sous Bonaparte", les deux noms étant interchangeables ici ("El cruel Napoleón", "El feroz Bonaparte").

21. M. Foucault le rappelle : "*S'il est vrai que le mot désigne, c'est parce qu'en sa nature, il est nom. Nom propre, puisqu'il est pointé vers telle représentation, et vers nulle autre encore*", Les Mots et les Choses, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1966, p. 112.

22. "*Les noms propres sont des désignateurs rigides ; ils désignent rigidement le même objet, quel que soit l'état du monde qu'on suppose*", F. Corbin, "Les Désignateurs dans les Romans", Poétique, N° 54, 1983, p. 199-211.

23. "L'Histoire véritable de Bon-à-Part, l'ogre de Corse" : "Sa mère, belle femme si gaie qu'on l'appelait la "Mère-la-Joie" (Laetitia), de de Rougemaitre de Dieuzé, cité par J. Tulard, op.cit., p. 9.

24. Rigolot, op.cit, p. 467.

25. La critique, aujourd'hui, s'interroge par exemple sur l'utilisation des noms de personnages de fiction, dans le roman ; Cf. E. Nicole, "L'Onomastique Littéraire", Poétique N° 54, 1983, p. 233-252 ; et le numéro spécial de Poétique : "Noms Propres", 1981, N°46.

26. La Proclamation de Malaga réunit nommément dans la même invective Murat, Dupont, Napoléon, p. 118-120.

27. On peut lire aussi la Proclama de la Coruña qui s'ouvre sur l'emphatique exaltation de l'honneur patriotique : "*Necesitaba Bonaparte que vosotros fuerais sus enemigos, i os ofendió*" (p. 28) ou celle de Palma, exemplaire :"*¡ Mallorquines ! Llegó ya el término de desplegar el estandarte del famoso rey Don Jaime : el león brama, las cenizas de los Pelayos, de los Cides y Gonzalos se reaniman, y Bonaparte debe haberlas con un reino cuyo enojo jamás fue provocado impunemente*" (p. 58). Cf. aussi p. 84, p. 160.

28. p. 129, p. 187.

29. La guerre est traitée de "actual crisis" (p. 128) et le danger de l'invasion est envisagé comme assez flou : *"para que algún día podais ser fieros con los usurpadores"* (p. 129).

30. Le mépris éclate dans les harangues du peuple anonyme : *"Un rey de la raza de los Napoleones" ("un miembro del populacho"*, p. 236); Cf. aussi p. 248, p. 252 : *"El infame ateo Napoleón ("Una Española..."), "los esclavos de Bonaparte", "Los Napoleones..." ("Un sacerdote a su sobrino"* (p. 252).

31. Nous ne retrouvons pas ici, en effet, cette ambiguïté du tabou, où se combattent des sentiments contradictoires : le tabou, objet de prohibition sacrée, d'horreur, mais aussi de convoitise sacrilège.

32. Des noms aussi prestigieux que celui de Chateaubriand ont d'ailleurs cédé à cette tentation xénophobe. Cf. J. Tulard, op.cit. p. 46.

33. Il faudrait relire le Bachelard de L'Eau et des Rêves.

34. Il dit aussi : *"Más vale ver a un francés pataleando haciendo vadoques, que a una oveja parida"* (p. 225).

35. En 1827, un libelle l'affirme : "Napoléon n'a jamais existé", J. Tulard, op.cit., p. 16.

36. Jakobson, dans ses Essais, réduit la signification du nom propre à la désignation de la personne qu'il nomme, en l'opposant au nom commun qui lui signifie une qualité ; cité par E. Nicole, op.cit., p. 234.

37. Cf. Morier, qui reconnaît toutefois que lorsque l'on dit de Musset "Le Chantre des Nuits", on ne manque pas d'attirer l'attention sur l'un des thèmes essentiels du poète. Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique, PUF, 1961.

38. B. Meyer et J.D. Balayn, "Autour de l'antonomase du nom propre", Poétique, N° 46, 198 , p. 183-199.

39. Cf. autres exemples :

40. B. Meyer, op.cit., p. 184.

41. Du Marsais peut écrire : "L'empereur Néron fut un prince de mauvaises moeurs et barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère ; de là on a dit des princes qui lui ont ressemblé : c'est un Néron", Traité des Tropes, Ed. le Nouveau Commerce, Paris, 1977, p. 101.

42. p. 83, 123, 201, etc.

43. Ailleurs c'est l'histoire qui vient au secours de l'argumentation : *"El Emperador orgulloso y César raptor cuya furia sobrepuja a la de los Bayacetos, Maximilianos y Atilas desoladores"* (p. 150).

44. Ou encore : *"esos tiranos que, semejantes a las langostas de que habla San Juan en el Apocalipsi, derraman el veneno en todas partes"* (p. 145).

45. Selon l'expression de G. Genette, Figures, I, Seuil, 1966, p. 248.

46. Cf. aussi p. 115, 231.

47. J. Tulard, op.cit., p. 11.

48. *"El monstruo de la Francia (...) el tirano se cebará en su sangre"* (p. 26).

49. Voir là-dessus les fines remarques d'A. Henry, Métaphore et Métonymie, Biblio. française et romane, Université de Strasbourg, Klincksieck, 1971, p. 60 et suiv.

50. Notons aussi : *"Vamos a matar tanta langosta y tanta ladilla que la Francia ha encajado en España para dejarnos que rascar"* (p. 229).

51. De Oratore, De l'Orateur ; texte établi et traduit par E. Courbaud, Paris, les Belles Lettres, 1966, Livre II, p. 91.

52. Ibid., p. 83.

53. *"Quand on a du génie et de l'usage du monde on ne se sent guère de goût pour ces sortes de pensées fausses et outrées"* Du Marsais, op.cit., p. 109.

54. *"El caudillo más facineroso que jamás alimentó la tierra"* (p. 134).

55. *"Facilius est enim currentem, ut aiunt, incitare, quam conmovere longuentem"* ibid. p. 81.

56. ibid., repris par Quintilien, Institution oratoire, texte établi et traduit par J. Cousin, Les Belles Lettres, Paris, 1975, Livre IV, 2, p. 72.

57. Dictionnaire de Poétique, op.cit., p. 502.

58. Exclamatio, pronuntiatio, interrogatio, Cf. Lausberg, Manual de Retorica poética, Madrid, Gredos, BRH, 1966, § 809, 1091, 767.

59. Cité par J. Paulhan, Traité des Figures, suite au Traité des Tropes de Du Marsais ; cf. supra note 41.

60. Cf. Cicéron, op.cit., 3, 56, 513 ; Quintilien, op.cit., 11, 3, 1, Lausberg, op.cit. § 762-765.

61. Dictionnaire de Poétique, op.cit.

62. Lausberg, op.cit. § 767-770.

63. Cité par M. Foucault, op.cit. p. 112.

64. *"Voilà comment, après avoir remué le coeur des juges bien plutôt qu'éclairé leurs esprits - magis adfectis animis iudicum quam..."* De Oratore, op.cit. p. 89.

65. Nous empruntons ces très suggestives remarques à W. Jankélévitch, L'aventure, l'ennui, le sérieux, Aubier Montaigne; Présence et Pensée, Paris, 1963.

66. Ibid., p. 12.

***